Le Whig de St. Landry.

VOL. I.] OPELOUSAS, PAROISSE ST. LANDRY, LOUISIANE, JEUDI MATIN, 10 OCTOBRE 1844. [No 6.

LE WHIG

EST PUBLIE TOUTES LES SEMAINES, PAR
JOSEPH ETTER.
Le Bureau est situé dans "Court street," en face de la Maison de Cour.

CONDITIONS:

ABONNEMENT:—Par an, payable d'avance, - $3 00
Do., payable avant l'expiration de 6 mois, - 4 00
Pour six mois, payable d'avance, sans exception, 2 00
AVIS:—Pour l'insertion d'un Carré de pas plus de dix lignes, $1, pour la première fois, 50 cents pour chaque insertion subséquente. A moins qu'il n'en soit autrement ordonné, les avis seront publiés en français et en anglais, et paieront en conséquence. Une déduction libérale sera faite pour les avis insérés pour une longue période. Lorsque le temps de l'insertion ne sera pas spécifié, elle sera continuée pendant deux mois et paiera en conséquence; mais la publication d'aucune avis, ou la continuation d'aucune souscription ne sera arretée, tant que le prix n'en aura point été payé, et à moins que l'Editeur n'en décide autrement.

Le Whig de St. Landry.

OPELOUSAS, LE.

JEUDI MATIN, 10 OCTOBRE 1844.

TICKET WHIG.

POUR PRESIDENT,
HENRY CLAY.

POUR VICE-PRESIDENT,
THEODORE FRELINGHUYSEN.

CANDIDATS AUX PLACES D'ELECTEURS POUR CHOISIR LE PRESIDENT ET LE VICE-PRESIDENT DES ETATS UNIS.

PREMIER DISTRICT—JACQUES TOUTANT.
SECOND DO. ZENON CAVELIER.
TROISIEME DO. GEORGE S. GUOIN.
QUATRIEME DO. LAFAYETTE SAUNDERS.
CINQUIEME DO. JACQUES DUPRE.
SIXIEME DO. EDWARD SPARROW.

LE TARIF.

Nous revenons encore une fois sur ce sujet, si l'on nous trouve fastidieux et peu instructifs, notre bonne intention devra être notre excuse.

Nous avons dit que le Tarif, était le meilleur ami du pauvre. Abollissons le entièrement et il nous faudra recourir à l'odieuse mesure d'une taxe directe; alors tout homme sera imposé en raison de ses moyens soit qu'il consomme des objets de luxe ou non, il sera tenu de payer pour ceux à l'usage de ses voisins. Au luxe du riche, il faut que tout l'univers contribue. Nos officiers de Douane sont une cause de dépense que les pauvres aussi bien que les riches, sont obligés de supporter. Avec le tarif actuel, le pauvre ne paye que pour ce qu'il consomme, et si le tarif est oppressif pour une classe quelconque, ce doit être pour celle des riches; puisque le tarif n'a lourdement taxé, que les articles de luxe; le pauvre ne peut-il pas voir, que cette éternelle clameur des riches contre l'oppression du tarif, n'es que de la poudre qu'on leur jette aux yeux, pour les aveugler sur leurs vrais intérêts! Outre cela, de quel œil les citoyens americains, verraient ils, une armée de collecteurs de taxe, envahir leurs foyers domestiques et prendre note de tout le peu qu'ils possèdent, afin de subvenir aux dépenses peut-être extravagantes du gouvernement? La protection accordée aux manufacturier tourne en même tems au profit du cultivateur. Chaque métier, chaque machine mise en mouvement dans le pays, accroit le besoin des produits du sol, et diminue la concurrence. Ce que donnons à l'un nous l'otons à l'autre. Il en resulte, que plus nous vendons de nos produits à l'interieur, plus les prix s'en élèvent.

Supposons que nous avons maintenant dans la Louisianne, plusieurs manufactures pour le coton. Ces manufactures emploieraient un certain nombre de bras; Ces bras seraient sans doute demandés à notre population et enlevés à l'agriculture. Eh bien! ne faudrait-il pas qu'ils vivent? qu'ils s'habillent? Ils emploieraient notre coton, ils mangeraient notre maïs, ils porteraient les étoffes, par eux fabriquées, et les frais de transport que nous sauverions, tournant au profit du coton, du sucre et des produits manufacturés, augmenteraient la valeur de nos terres et les prix de nos recoltes. Si nous admettons que cet état de chose, laisse nos prix au taux où ils sont maintenant; aumoins nous saurions que notre Etat croit en richesse et en force, que nos marchés deviennent stables, nos ressources sures, et nos consciences tranquilles, par la certitude que ce que nous avons est tout à nous et dépensé parmi nous.

Mais le trait le plus distinctif du tarif, doit être sa plus forte recommendation près de nous, avec lui nous deviendrons une nation grande et puissante, sans lui, un faible jouet. C'est une maxime excellente qui a dit: en tems de paix préparez vous à la guerre. Notre Independance ne sera assurée que lorsque nous possédrons toute espèce de ressources sur notre territoire et sous notre seul contrôle.

L'angleterre sait bien cela et agit en conséquence; si nous voulons devenir une République modèle et servir d'exemple à tout gouvernement, apprenons à apprécier nous mêmes nos ressources, et nous pourrons commander le respect et redresser nos torts. Sans cela nous ne serons qu'un dicton pour les puissances de la terre.

☞ Nous sommes très obligés au Villageois de Marksville, de la manière aimable et flatteuse, avec laquelle il a parlé de nous. Nous prenons la liberté de le prier de vouloir bien nous servir d'agent.

EVEILLEZ VOUS.

Il semble que les Whigs de la paroisse St. Landry s'endorment. Whigs éveillez-vous! voulez vous être battus aux prochaines élections? ce sera votre faute, si vos antagonistes triomphent. Vous marchez comme si, surs de l'emporter vous n'aviez plus qu'à enrégistrer vos voix.

Nous vous le disons sérieusement, Whigs de cette paroisse, c'est sur vous que nous comptons pour une victoire éclatante. Dans quelques autres sections nous avons à lutter contre une influence qui peut donner des voix à nos adversaires, mais ces voix seront si peu nombreuses que votre majorité les anéantira. Oserez vous nous présenter un scrutin dont le depouillement ne nous donnerait que quelques voix? Levez vous et travaillez, car vous avez peu de tems!—Parfois vous vous reveillez et vous courrez à la charge, mais bientôt vous retourney à votre première apathie et vous abandonnez a vos ennemis une victoire à moitié conquise. Ce n'est point ainsi que vous devez agir. Ce n'est pas une seule attaque qu'il vous faut faire, ce sont des combats incessans qu'il faut livrer jusqu'au jour du succès.

Pendant, le peu de tems qu'il nous faut mettre la main à l'œuvre, faisons la de cœur et d'ame et disons-nous avec un poëte ancien

"Labor improbus omnia Vincit."

☞ C. D. Brashear, (Whig) a été élu maire de Marksville.

☞ N'ayant point reçu nos journaux du nord aussi bien qu'une partie de notre correspondance, nous nous trouvons forcés de remettre à notre prochain numéros, les nouvelles que nous aurions du recevoir par la poste d'hier, qui a manqué nous ne savons par qu'elle circonstance.

Le "*Tropic*" pense que nous n'avons plus qu'une seule maladie épidémique à craindre à la Nlle. Orléans. C'est la fièvre de Clay, qui s'y développe avec une telle fureur, que peu de personnes échappent à son influence. Nous invitons, nos amis les locos, à setenir à l'écart nous pensons que la même fièvre exerce de terribles ravages dans tout le pays

Notre députation Whig, à la Convention de Bâton Rouge, est partie Vendredi dernier par le Steamer Lodi; elle comptait dans ses rangs vingt et quelques personnes, toutes animées du meilleur esprit, pleine de confiance, et determinées à ne point rester en arrière, et à rivaliser d'efforts, avec leurs concitoyens des autres paroisses de l'Etat, pour le succès de la cause Whig. Leur nombre eut été bien plus grand, sans les maladies qui régnent encore dans quelques sections de nos Campagnes, et beaucoup d'habitants seraient accourus sous la noble bannière que le patriotisme du beau sexe de St. Landry leur a offerte. Grâces vous soient rendues Mesdames! Nous saurons mériter vos sourires et vos vœux.

NOUVELLES D'EUROPE.

Par le steamer Britannia, arrivé à Boston le 15, nous avons reçu des nouvelles de Liverpool jusqu'au 4 et de Paris jusqu'au 1er. du courant.

Les nouvelles ne sont intéressantes que par les détails; au fond pas une question n'est résolue.

Le bombardement de Tanger, la prise du fort de Mogadore et la victoire remportée par le maréchal Bugeau sur les Marocains, ont causé une vive sensation, on pourrait presque dire de l'irritation à Londres. Cependant il n'y a rien à faire, quoiqu'on en dise, nul n'a le droit d'intervenir dans la querelle de la France et de l'empereur de Maroc.

On assure que l'affaire de Taïti est arrangée à la satisfaction des deux puissances; mais il n'y a rien d'officiel, ni même rien de certain là-dessus, Tout se borne à des conjectures vagues, pour ne pas dire contradictoires.

Taïti étant maintenant sous le régime du protectorat, dit le Globe, les ports sont ouverts au commerce detoutes les nations, et, naturellement le commerce de l'Angleterre et de la France seront ce qu'ils sont déjà, sur le pied d'une parfaite égalité.

S'il fallait en croire la Revue de Paris, M. Guizot aurait proposé à l'Angleterre de constituer Taïti en Etat indépendant sous l'autorité de la reine Pomaré; d'accréditeur auprès d'elle des consuls de France et d'Angleterre dont les sujets seraient sur le pied d'une parfaite égalité quant aux avantages commerciaux, et de rappeler l'expédition française. Ce serait, à notre avis, entrer dans les vues de l'Angleterre plus qu'elle ne le demande elle-même. Nous ne pouvons croire que le ministère français renonce au protectorat dans les circonstances actuelles.

La version la plus probable est celle que donne un journal ministériel anglais. "Lord Cowley démande, dit-il, le rappel de MM. Bruat et d'Aubigny, et le désaveu de leur conduite." M. Guizot refuse le désaveu de M. Bruat, attendu qu'il avait le droit d'expulser M. Pritchard de l'Ile. Quant à M. d'Aubigny, il soutient que ce qu'il y a eu de trop dur dans sa conduite a déjà été désapprouvé par son supérieur et qu'il n'y a rien de plus à lui reprocher; que le rappel de M. d'Aubigny est donc tout ce qui peut-être accordé en bonne justice. On ajoute que M. Guizot a déclaré que plutôt d'accorder davantage il donnerait sa demission.

Les nouvelles particulières d'Angleterre sont sans aucun intérêt pour nos lecteurs.—*l'Abeille.*

GUADELOUPE.—La malheureuse Guadeloupe paraît, vouée à la destruction: à peine commençait-elle à se remettre un peu de la ruine de la Pointe-à-Pitre qu'une nouvelle calamité est venue fondre sur elle. Le 26 août dernier un incendie a éclaté à Basse-Terre; presque toute la basse ville était consumée le 27, et le feu n'était point arrêté! La perte était déjà immense: on l'estimait à un million de piastres. On ne sait pas si l'on avait des chances pour mettre prochainement un terme à l'incendie: la ville entière peut-être y aura passé.

La Convention de Baltimore repoussa M. Van Buren, parcequ'il était opposé à l'annexion immédiate du Texas, et elle choisit M. Silas Wright (pour vice-président) quoqu'il partageât l'opinion de M. Van Buren. Voilà ce qui s'appelle tenir aux principes!

M. POLK, ORATEUR DE LA CHAMBRE.

La fonction publique la plus importante qu'ait remplie jusqu'à ce jour le candidat si illustre et si populaire du locofocoisme, c'est celle d'Orateur de la Chambre des Représentans au Congrès. Quelques hommes supérieurs ont su dans ce poste difficile se distinguer par leur impartialité, leur modération et leur indépendance, M. Polk a-t-il suivi ce noble exemple? Il s'en est bien gardé; il a eu soin, pendant le tems qu'il a occupé le fauteuil, de déployer des mérites d'un genre tout different. Orateur par la grâce du général Jackson, homme de parti avant tout, il a montré dans presque toutes les circonstances un servilisme et une partialité sans exemple; il ne fut jamais qu'un instrument docile entre les mains du Président. Ce fut une honte pour la Chambre que la basse obéissance de son orateur pour les ordres de l'Exécutif! Les comités, nommés par M. Polk, étaient presque tous composés de telle sorte qu'il n'y avait à en espérer ni activité, ni équité: nulle investigation sérieuse ne pouvait s'engager; nulle réforme ne pouvait se produire. Ces comités ne tenaient aucun compte des droits et des réclamations du peuple; ils n'avaient qu'un but et qu'un intérêt: favoriser et justifier l'Exécutif, cacher les abus commis par les agents de l'Exécutif. Ce fut, grâce à ces comités, que purent s'accomplir les effrayantes concussions qui ont signalé l'administration de M. Van Buren et qui restèrent si longtems ignorées du public. La Chambre des Représentans avait la conviction que la corruption avait pénétré dans toutes les branches du gouvernement, et à diverses reprises, elle s'efforça de découvrir les coupables et de provoquer leur châtiment; mais tous ses efforts vinrent échouer, pendant près de quatre ans, contre la résistance, ou, pour mieux dire, la connivence des commités choisis par M. Polk. Enfin, au mois de janvier 1839, au moment où Swartwout et Price se sauvèrent, emportant près d'un million des deniers publics, une nouvelle tentative fut faite pour constater et punir la corruption; et pour que cette tentative n'eût pas le même sort que les précédentes on proposa de retirer à l'Orateur le droit de nommer les comités, par la raison ouvertement avouée qu'on l'on le regardait comme trop partial, trop dévoué à l'Exécutif ou trop corrompu pour nommer un comité capable d'accomplir rigoureusement le devoir qui lui serait imposé!

L'un des représentans de la Virginie, le juge Robertson, soutint cette motion par un énergique discours dans lequel il ne se gêna point pour dénoncer la partialité et le servilisme de l'Orateur; il fit si bien, et les faits qu'il exposa, étaient si flagrans, que la Chambre, bien qu'elle fut composée en majorité de partisans de Van Buren, décida par un vote bien caractérisé que le droit de nommer le comité serait retiré à l'Orateur et qu'elle se chargerait elle-même de le choisir. Jamais reproche plus sanglant, jamais stigmate plus honteux fut-il infligé à un haut fonctionnaire! Une chambre, où la majorité appartient à ses propres ams, déclare l'Orateur indigne d'exercer la plus simple des prérogatives de la présidence, et elle établit ainsi une sorte de solidarité entre lui et les concussionnaires que réclame la vindicte publique. Certes, en face d'une pareille injure, si M. Polk eut possédé le moindre sentiment de fierté, s'il eut eu la moindre conscience de son innocence, il se fut démis sur le champ d'une charge que la Chambre le déclarait inhabile à remplir; mais, avec cette absence de cœur qui caractérise les esclaves du pouvoir, M. Polk [qu'on nous passe le mot] empocha l'injure et conserva ce fauteuil où il n'aurait plus dû s'asseoir, s'il eut été capable de comprendre le rôle que lui dictait le plus simple respect de soi-même!

Une autre épreuve lui était réservée pour la clôture de la session, on sait que des remerciemens sont ordinairement votés à l'Orateur au moment où la Chambre va s'ajourner, et cette formalité, même lorsqu'elle n'est qu'une affaire de simple politesse, est adoptée à une grande majorité, sinon à l'unanimité. Eh bien! lorsqu'il s'estagité de la remplir à l'égard de M. Polk, elle ne put réunir en sa faveur qu'une minorité de la Chambre; bon nombre de membre ayant voté contre elle; d'autres étant sortis de l'enceinte pour n'être pas obligés de voter. C'était le complément de ce qui s'était passé précédemment à propos du comité; c'était un nouveau soufflet, ajouté à celui qu'avait déjà reçu M. Polk! Sans doute ce dernier coup lui fut sensible; car c'est depuis lors qu'il ne parut plus au Congrès et qu'il se contenta du Tennessee pour théâtre de ses hauts faits.

Voilà cependant l'homme qu'on présente aujourd'hui au peuple de l'Union comme un "grand patriote," comme un "homme d'Etat illustre!" Comment cet Orateur, frappé d'eux fois de réprobation par ses propres amis, flétri deux fois par un vote de la Chambre, s'est il soudainement relevé? A quelle fontaine ce néophyte du pouvoir s'est-il régénéré? Ou bien serait-ce que le servilisme et la partialité, si condamnables chez un Orateur de la Chambre, sont devenus des qualités essentielles pour arriver à la magistrature suprême de l'Union? Le peuple répondra.

LA CAUSE WHIG DANS LE SECOND DISTRICT.—Nous publions aujourd'hui les procès-verbaux des assemblées, tenues par les whigs d'Assomption et de Lafourche Intérieure pour la nomination des délégués à la Convention de Bâton-Rouge. Le premier de ces procès-verbaux paraît dans le côté français, et le second dans le côté anglais de notre feuille. Les whigs d'Assomption déploient une énergie et un activité qui mériteraient un brillant succès. Sans doute il n'y faut pas compter dans une paroisse qui, même en 1840, a donné une majorite locofoco considérable, mais si les whigs ne triomphent pas encore cette fois, on peut être assuré du moins qu'ils donneront fort à faire à leurs antagonistes. Une délégations de quatrevingt citoyens les représentera à la Convention de Bâton-Rouge, et cette délégation compte dans son sein, comme on le verra, des whigs fidèles, ardens et respetés. Tout va donc pour le mieux dans la paroisse Assomption.

Lafourche répond aussi glorieusement à l'appel; cent délégués se présenteront en son nom à la grande Convention du 7 octobre; et ces délégués seront sans doute suivis par une foule d'autres whigs. D'après toutes les probabilités, Lafourches donnera en novembre à CLAY et FRELINGHUYSEN la plus forte majorité qu'on ait jamais vue dans cette paroisse. L'activité des whigs y est extrême; dans Lafourche même le juge Guyon, le juge McAllister et M. Justin Aubert sont continuellement en campagne, et travaillent avec ardeur au succès de la cause. Dans Terrebonne, malgré l'espèce d'avantage que leur a laissé prendre la confiance trop grande des whigs dans leurs forces, on peut comptar sur 250 ou 300 voix en faveur du ticket whig. M. Banon Thibodeaux, représentant élu au Congrès, ne ménage point ses efforts pour accroitre le chiffre de la majorité.

Dans toutes les paroisses qui bordent le fleuve, les whigs sont en éveil l'enthousiasme n'est pas moindre qu'en 1840. St. Charles qui, à cette époque, à secoué le joug du locofocoisme, n'a pas perdu le bénéfice de sa régénération; on en aura la preuve en novembre. On peut compter aussi sur les whigs de St. Jean Baptiste, qui marcheront au combat "sans peur sans reproche." Ils nous promettent une majorité de soixante-quinze voix, et l'on sait qu'ils sont habitués à tenir leur parole. Quant à St. Jacques, on connait son dévouement à la cause whig; et nous en pourrons apprécier toute la force au novèmbre. Les planteurs-sucriers ont des raisons particulieres pour se souvenir de J. K. Polk et pour lui témoigner énergiquement leurs sentiments quand le moment viendra.—En somme l'attitude des whigs est excellente dans le second district, et le succès de la cause des whigs ne saurait manquer d'y être des plus glorieux.—*l'Abeille.*

ALABAMA.—Un drame sanglant vient d'affliger le comté de Wilcox. Voici en somme le récit qu'en donne la correspondance du *Herald* et *Tribune* de Mobile:

W. W. Rives, jeune avocat de grande espérance, avait fait agréer ses soins à la sœur du Dr. Tate, l'un des habitans les plus riches de ce comté; et malgré l'opposition de quelques-uns des membres de la famille, il était parvenu à obtenir la promesse de sa main. Le 14 septembre fut l'epoque fixée pour le mariage. Dès le matin de ce jour, M. Rives, accompagné d'un ami, se rendit à la demeure de sa fiancé il fut reçu à l'entrée de la maison, avec une apparente cordialité par le Dr. Tate, qui lui exprima le désir de faire un tour de promenade, afin d'avoir avec lui une conversation particulière. Rives consentit et tous deux s'éloignèrent. Ils étaient à peine à une faible distance qu'on entendit le bruit d'un coup de pistolet. Bientôt on vit le malheureux Rives se trainer vers la maison; il était mortellement blessé, Le Dr. Tate avait disparu! Le jeune Rives a survecu deux jours à sa blessure, et il a pu donner tous les détails relatif à cette malheureuses rencontre. La réserve du correspondant de la *Tribune* sur ce chapitre tendrait à prouver qu'ils incriminent le Docteur. Les derniers instants du jeune Rives ont été adoucis par les soins tendres et affectueux de sa fiancée qui ne l'a pas quitté d'un moment et qui a voulu être unie à lui avant sa mort. Cette triste cérémonie n'a précédé que de peu d'instans le derniers soupir du malheureux Rives. Ces circonstances touchantes ont singulièrement augmenté l'émotion causée par le meurtre lui-même; et l'opinion se prononce vivement" contre le meurtrier.—Il occupe, ainsi que nous l'avons dit, une belle position dans le comté; il a été aide-chirurgien dans la marine des Etats-Unis. La justice est sur ses traces.—*Herald.*

Les adversaires de Mr. Clay sent tellement embarrassés pour le trouver en défaut, qu'ils n'ont d'autre ressource que de revenir à satiété sur des attaques auxquelles on a cent fois et victoriusement répondu à l'aide des faits. Ils ont seulement soin de *rajeunir* tant bien que mal ces attaques, en les ornant des rêves douleur imagination ou des interprétations qu'ils trouvent dans leur profonde ignorance des hommes et des choses. Ainsi hier encore, une feuille locofoco sous prétexte d'enregistrer contre Mr. Clay le témoignage de certains whigs, revient encore sur le "marché politique" conclu entre M. Clay et M. Adams. Ceci, prouve encore une fois que cette feuille ou ne connait pas les faits ou manque de bonne foi. C'est un dilemme où elle semble se placer assez volontiers. Mais à cette accusation, morte depuis longtemps, elle ajoute quelques *enjolivemens* qui valent la peine d'être relevés. Ainsi elle met dans la bouche de M. J. Q. Adams des paroles qui flétrissent les anciens et les nouveaux fédéralistes, et elle prétend qu'il faut les appliquer aux whigs, et partant à M. Clay, comme représentant de cette faction. Les paroles fussent elles contre les whigs? que prouvent-elles surtout contre M. Clay? La feuille à laquelle nous faisons allusion, ne se rappelle pas sans doute que, dans l'une des dernières sessions du Congrès, M. Adams saisit l'occasion de témoigner de sa haute estime pour M. Clay dans des termes qui ne laissaient pas le moindre place à une arrière-pensée. Il y a peut-être de bonnes raisons pour que ce souvenir ait échappé: on ne se souvient d'ordinaire que de ce qu'on a su.

La feuille locofoco ne se rappelle pas non plus que le digne général Harrison a toujours nié les plaintes qu'on lui avait attribuées, soit contre le parti whig, soit contre M. Clay lui-même. Or la dénégation d'un homme comme le Général Harrison est d'une toute autre valeur que le témoignage des journaux locofoco dans lesquels l'histoire à été puisée.

La feuille locofoco ne se rappelle sans doute pas non plus qu'il n'exista point d'homme politique de quelque influence qui porte le nom de E. Badger. Si c'est de George M. Badger qu'elle a prétendu parler elle aurait dû se *rappeler* que cet honorable citoyen qui fut, si notre mémoire ne nous trompé point, l'un des membres du cabinet du général Harrison, est un des plus sincères amis de M. Clay, et que, s'il a été momentanément un des partisans politiques du général Jackson, il a été bien vite guéri de cette faiblesse.

A tous ces oublis, la feuille locofoco, pour être fidèle à son système, ajoute une toute petite calomnie; "*Les Whigs veulent la dissolution de l'Union.*" Ce sont probablement les whigs de la Caroline du Sud qui ont demandé la dissolution de l'Union; ce sont eux sans doute qui ont tour à tour arboré sur leur drapeau: "Tarif ou désunion" "Texas ou désunion." Après tout, la calomnie n'est peut-être encore qu'un oubli, à la façon de ceux que commet la feuille locofoco.

M. POLK ET SES TITRES A LA PRESIDENCE.

Le mots p'après en tête de cet article sembleront assurément fort étranges à bien des gens qui, depuis le choix de M. Polk par la Convention locofoco de Baltimore, se sont vainement évertués à découvrir les titres de ce candidat et les actions patriotiques qu'il peut avoir commises. Qui dit titres en effet, lorsqu'il s'agit d'un homme politique, et surtout de celui qu'on veut porter à la présidence, dit de grand services rendus au pays, de hautes fonctions dignement remplies, une longue expérience des affaires, tout ce qui constitue en un mot l'homme d'état; sans exclure pour cela une haute intelligence, un noble caractère, un cœur loyal et ferme, un courage éprouvé. Or ceux qui auront cherché les titres de M. Polk dans cette direction, ont nécessairement éprouvé un désappointment complet; en effet les services son absents: l'infiniment petit nombre de fonctions politiques que M. Polk a remplies, Dieu sait comme! sont loin de lui avoir donné quelque expérience administrative; et quant à l'intelligence, au caractère, au courage, il a fallu jusqu'à present les passer sous silence, et pour cause. Encore une fois il n'y avait rien à trouver de ce côté. Mais on eut été bien plus heureux si l'on eut été à la recherche des titres de M. Polk dans une direction inverse; et c'était ainsi en réalité qu'il fallait procéder. On eut trouvé alors une explication satisfaisante de la préférance donnée à M. Polk par la Convention de Baltimore, et de l'ardeur avec laquelle les feuilles de son parti le chauffent à l'heure qu'il est.

Oui, c'est justement parcequ'il n'a aucune des qualités que nous énumerions tout à l'heure que M. Polk est entré dans la lice présidentielle, au détriment des Van Buren, des Calhoun, des Johnson, des Cass, etc. C'est cette absence de toutes les qualifications requises qui fait son inappréciable valeur. Il n'a rien fait, donc il est capable de faire beaucoup; il n'a ni fermeté, ni dignité personnelle, donc il devra faire une excellente figure sur le siège où s'est assis Washington; il a toujours été un instrument docile entre les mains de l'Exécutif, donc il saura donner une vigoureuse impulsion à la machine gouvernementale; il n'a jamais occupé un seul poste qui lui ait permis de prendre part à l'administration proprement dite et à la conduite des relations extérieures, donc il aura la plus admirable expérience pour administrer le pays et pour traiter avec l'étranger; dans son imprudence toute démagogique il a tonné contre l'industrie nationale, donc il sera un excellent protecteur pour cette branche indispensable de notre prospérité. M. Polk n'est ni économiste, ni administrateur, ni diplomate, en un mot il n'est pas homme d'Etat, donc il est fait précisement pour occuper la réunion la plus complète des mérites de l'homme d'Etat.

Il faudrait être bien difficile pour ne pas se contenter de titres aussi éclatans, bien constatés, aussi solides, lorsqu'ils viennent surtout s'unir à la bonne intention. N'expliquent-ils pas de la façon la plus triomphante ces conversions multipliées dont nous entretiennent les feuilles locofocos? Ne justifient-elles pas, et au-delà, cet entrainement irrésistible qui attire vers lui les masses populaires..... dans les colonnes des feuilles locofocos!

Par bonheur, pour l'avenir du pays et pour l'honneur de la présidence, les masses populaires ne manœuvrent pas tout-à-fait dans la réalité comme elles le font dans les périphrases "creuses, mais peu sonores" des publicistes locofocos; elles ont l'intelligence de leurs intérêts, elles ont le sentiment de leur dignité; elles tiennent à l'honneur national; elles veulent la grandeur et la prospérité du pays; et les regarderont à deux fois, avant de remettre à des mains indignes le soin de leurs intérêts et celui de la gloire nationale.

DECEDEE.—Dans cette paroisse Samedi dernier le 5 courant, de la fièvre congestive, Mde. CHARLOTTE SWAYZE, épouse de Mr. C. L. Swayze, dans sa 29me. année.

VENTE PUBLIQUE
DE TERRES,

AU

Bureau des Terres des Opelousas, Louisianne.

LES townships suivants seront offerts en vente au bureau des terres aux Opélousas,

Lundi, 30 Decembre, 1844.

SAVOIR:

Township fractionnaire trois, nord de la rangée trois. est.
Township un Nord, et township fractionnaire trois nord de la rangée quatre, est.
Township fractionnaire quatre, nord des rangées cinq et six, est.
Townships sept et huit, sud, excepté la section trente-et-un du dernier, de la rangée onze, ouest.
Townships sept et huit sud, excepté la section trentes six du dernier, de la rangée douze, ouest.
Sections un, deux, trois, dix, onze, douze, treize, quatorze, quinze, vingt-cinq, vingt-six, vingt-sept, trente-trois, trente-quatre, trente-cinq et trente-six, dans le township sept, sud, de la rangée treize ouest.
Sections un à cinq inclusivement, huit à quinze inclusivement, vingt-et-un a vingt-neuf inclusivement et trente-deux à trente-six inclusivement, dans le township huit, sud de la rangée treize, ouest.
Sections deux à quatre inclusivement, dix à quinze inclusivement, vingt-trois à vingt-six inclusivement, et section trente-cinq, dans le township neuf, sud de la rangée treize, Ouest.

AVIS AUX PREEMPTEURS.

Toute personne ayant à faire valoir un droit de préemption sur aucun des terrains situés dans les limites des townships ci-dessus énumérés, est invitée à en établir la preuve à la satisfaction du directeur et du recevoir du bureau des terres dont ils ressortent et a en effectuer le paiement aussitôtque faire se pourra, à dater du présent avis, et avant le commencement de la vente publique du township embrassant le terrain réclamé sous peine de la perte de son droit. TEO H. BLAKE.
Commissaire du bureau général des Terres.
BUREAU DES TERRES, Opelousas, La., 1er. Oct. 1844.
P. L. HEBRARD, *Register.*

Vente par la Cour des Preuves

SERONS vendues à l'enchère publique, par le soussigné juge de paroisse, pour la paroisse, St. Landry.

Lundi onze Novembre prochain de l'année 1844.

A la dernière résidence de feu Pierre A. Guillory, située et placée dans la grande prairie, près la Ville-Platte, en la dite paroisse, toutes les propriétés appartenant au défunt, consistant: en un certain

Lot de Terrain,

Sur lequel le défunt résidait, borné d'un côté par la terre de Etienne Couleau et de l'autre côté par le domaine public, et de la contenance de quatrevingts acres superficiels, un nègre, dix chevaux, neuf bêtes à cornes douces, une Calèche, une charette à cheval, un petit Chariot, meubles &c. &c.

Les Conditions à la Vente.

A. GARRIGUES, Juge de Paroisse.
10 Octobre 1844.

METELLA.

L'automne jetait sur la terre le reflet de son manteau de deuil; déjà les feuilles commençaient à s'envoler sur l'aile des brises, mais le ciel du village d'Albano était toujours bleu, car le printemps a fixé son séjour en Italie.

Une jeune fille se promenait dans un petit jardin attenant à une maison d'une élégante, mais rustique apparence. En marchant, elle récitait des vers; son regard était inspiré, et si le costume villageois qu'elle portait n'eût pas fait deviner son humble origine, on l'eût prise à ses traits nobles, à sa démarche imposante, pour la descendante d'une famille patricienne.

C'est que Métella comptait au nombre des êtres privilégiés du ciel. Singulière bizarrerie de la nature qui avait accablé de ses dons les plus précieux une simgle fille de village! Le désir de la gloire remplissait le cœur de Métella. Pauvre enfant! que demandes-tu, que désires-tu? Crois-tu donc que la gloire soit un jouet fragile et léger à porter? La gloire, c'est un coursier impétueux que tous les hommes veulent monter et qui les renverse tous, soit dans le présent, soit dans l'avenir. Mais une voix intérieure disait à Métella. Muse inspirée, marche toujours vers ton but ambitieux, car ce qui soulève violemment ton sein, ce n'est pas un sentiment vulgaire, c'est le génie.

Un léger bruit vint troubler l'inspiration poëtique de Métella. C'était le frère de la jeune fille qui, tapi derrière une charmille, avançait la tête pour regarder sa sœur, qu'il voulait surprendre. A la vue de Luigi, Métella se tut, et, comme pour expliquer sa promenade matinale, elle éleva la main vers de belles grappes de raisin, dont le cep s'enlaçait tortueusement aux oliviers.

—Pauvre Métella! dit malicieusement Luigi, en sortant de sa cachette; elle fera pourtant à elle seule nos modestes vendanges.

Métella sourit avec tristesse: Je voudrais, dit-elle, en exprimant sous ses doigts le jus d'un grain de raisin, voir les flots de ma vie s'écouler aussi vite.

—Ma sœur est donc bien malheureuse!

—Ah! Luigi, pardonne-moi la peine que je cause à ton cœur, mais l'air que je respire ici m'étouffe et me fera mourir. Il faudrait à ma poitrine oppressée une atmosphère plus large, à mon regard ambitieux un horizon plus étendu, celui de l'avenir! J'accepterais jusqu'au malheur, si tout mortel doit passer par l'initiation des larmes. Je préfère le désespoir et la mort à cette continuelle monotonie des jours.

—Prends garde à toi, Métella, la route qui mène à la gloire est bordée de précipices; beaucoup meurent avant d'arriver! Que n'as-tu mes goûts simples et paisibles! Pourquoi le sort a-t-il voulu que notre père eût lui-même une âme et une instruction au-dessus de sa classe? Métella, la coupe du savoir a été pour toi la coupe de l'infortune!

La jeune fille tendit la main à son frère, et, sans répondre, se dirigea vers son humble demeure, où Luigi la suivit bientôt.

Quelques mois plus tard, lorsque la nuit jetait sur le ciel son voile mystérieux, une femme enveloppée d'une large cape sortit furtivement de la maison du vieux Geronimo; elle se glissa dans le jardin, en ouvrit la porte qui donnait sur la campagne et fut bientôt au milieu des champs, libre comme les oiseaux qui volaient devant elle.

C'était Métella. Elle fuyait letoit paternel pour aller chercher à Rome l'accomplissement de ses rêves poétiques.

II.

Une foule brillante remplissait les rues qui avoisinent le théâtre *Valle*. Les voitures marchaient lentement à la fille, et venaient s'arrêter devant le péristyle du théâtre.

C'est que les Romains s'empressaient tous d'aller entendre une nouvelle improvisatrice arrivée depuis quelque jours dans la ville. On parlais avec enthousiasme de sa beauté; l'on racontait comment une jeune fille inconnue s'était présentée à l'*Impresario*, pour en obtenir la permission d'improviser sur la scène, et déjà plus d'une femme était jalouse de cette réputation à peine éclose, que les hommes avaient consacrée.

Enfin la toile se lève. Cette jeune fille si impatiemment attendue, elle est là silencieuse, immobile, le front mélancoliquement penché vers sa harpe. Qu'elle est belle! Comme son regard inspiré s'élève éloquent vers la foule ravie. Ses longs cheveux noirs tombaient en boucles soyeuses sur ses épaules d'albâtre; un cercle d'or pure auréole du génie, couronnait son front radieux. Qui aurait pu reconnaître Métella, la simple fille d'Albano, sous la blanche tunique d'une nouvelle pythonisse?

Un murmure d'admiration passa de bouche en bouche. L'improvisatrice avait déjà captivé tous les cœurs. Un sujet fut donné; ce sujet devenu la clé d'un génie encore ignoré, c'était l'ancienne Rome, le berceau des Marc-Aurèle et des Caligula, la ville des grandes vertus et des grands crimes. D'abord, le public s'effraie à l'idée de cette enfant, adolescente encore, d'oser accepter une tâche aussi hardie; mais à peine l'improvisatrice a-t-elle commencé, que toutes tent une oreille attentive à l'accent harmonieux de sa voix touchante. Elle s'indigne avec Camille, elle pleure avec Octavie, elle triomphe avec Bérénice.

Brava, bravissima, l'ornalissima, l'illustrissima! s'écrient les spectateurs exaltés. Les applaudissements redoublent, la foule trépigne d'enthousiasme. Métella s'avance pour remercier, mais elle s'arrête comme éblouie par l'éclat de sa gloire....Lorsqu'elle disparait, on la demande encore. Elle oublie qu'elle fut la fille du vieux Géronimo, pour répondre à la voix publique qui l'appelle sa *Diva!*

III.

Un an s'était écoulé. Un an! quel assemblage de jours heureux et de jours néfastes! de larmes et de joies les heures avaient comptées dans leur fuite rapide! Jadis l'enfant souffrait à Métella comme une fleur que l'on ferait epanouir et nommerait réalité; à son tour, la réalité avait donné naissance à la déception.

La nuit commençait à tomber. Une fille était seule au balcon d'une maison isolée; la brise soulevait mollement ses longs cheveux noirs, une pluie fine pénétrait d'humidité les vêtments légers; mais que peuvent faire le froid du vent et le froid de la pluie à celle qu'une pensée unique absorbe complétement?

Cette femme, c'était l'improvisatrice. Il y a un an, elle attendait la gloire, maintenant elle attendait l'amour.

Pauvre Métella! le marquis del Fiesco est jeune, il était noble, il était beau, il parlait au cœur le langage du cœur, tu l'aimas! Oui, tu te sentis heureuse, le jour où tu reçus l'aveu d'un profond amour, devant tes yeux attentifs! Ta voix se faisait pleine de charmes pour lui qui t'écoutait au milieu de la